

Journal du Centre
10 Mai 2000

NEVERS

TÉMOIGNAGE

L'hôpital des nomades de sœur Salomon

Il y a une dizaine d'années, sœur Anne-Marie Salomon s'installait au Mali pour soigner les populations nomades. Elle était l'invitée, hier soir, du Club Nevers-Val de Loire du Rotary et du Club Soroptimist.

MEMBRE de la congrégation des Sœurs de la Retraite, sœur Anne-Marie Salomon travaille depuis une dizaine d'années au Mali, principalement au Mali. Avec la population, elle a monté une structure qui soigne les nomades, principalement les Touareg. Lors d'une conférence, organisée par le Rotary (club de Nevers-Val de Loire) et le Soroptimist (club de Nevers), elle a témoigné de son action et de celle des populations locales dans cette entreprise.

Le Journal du Centre. — Comment tout a-t-il commencé ?

Sœur Salomon. — J'étais professeur de physique-chimie. C'est alors que dans les années 1975/1976, ma congrégation, celle des Sœurs de la Retraite, a pris l'optique de se tourner vers la justice et les pauvres. A cette même période, j'ai vu le film *Les racines de la santé* qui montrait comment aider les peuples en prenant les choses à la base.

Ce film a été un déclic ?

En quelque sorte. Poussée par Dieu, j'ai demandé à ma congrégation de faire médecine pour partir au Sahel. C'était en 1979, et j'ai été prise au sérieux. J'ai alors pu commencer ces études.

Quand avez-vous découvert l'Afrique ?

En 1982, en allant au Cameroun, notamment dans le nord car j'étais attirée par le désert. Puis, j'ai été en contact avec le Mali, pays sahélien très pauvre. J'y ai fait un premier stage d'externe en 1985 pour rencontrer les professionnels de la santé pu-

blique et découvrir Gossi. J'y suis retournée en 1988 pour un stage d'interne.

Quelle était votre idée ?

M'asseoir avec les gens, écouter leurs besoins et les aider à mettre en place les choses. On a, par exemple, contacté un campement de réfugiés. Nous l'avons aidé à faire un puits. Puis, ils ont eu besoin d'une structure de soin. Nous les avons aidés dans ce sens. Au moment des grandes guerres ethniques, notre centre de soin a été le seul à fonctionner. Des gens venaient de 100 ou 150 km chez nous.

Comment définiriez-vous votre rôle ?

Je n'ai rien construit. J'ai été le catalyseur des énergies et compétences locales. Et, en quelque sorte, je remercie Dieu de ne pas être partie plus jeune car j'aurais peut-être été tentée de ne mettre que mes idées en avant.

Quelle est votre plus grande satisfaction ?

Que les centres puissent fonctionner même lorsque je ne suis pas là. J'ai aidé à leur mise en place, j'ai seize employés, et ça marche.

Revenez-vous souvent en France ?

De 1992 à 1996, je ne suis pas venue en France. C'était la guerre au Mali et il fallait tout surveiller. Depuis, en accord avec ma congrégation, je viens pour des conférences. Et je viens ici comme je fais mes courses à Bamako. C'est mon travail.

Propos recueillis par
Denis CHAUMEREUIL



Sœur Anne-Marie Salomon, à gauche, à Gossi avec une mère fiée de ses triolés.